

## « Les universitaires peuvent changer le monde s'ils cessent de ne s'adresser qu'à leurs pairs »

Paris - Publié le jeudi 31 mars 2016 à 11 h 50 - Tribune n° 65833 - Imprimé par ab. n° 13929

« Les pouvoirs publics et les universités doivent mettre en œuvre des politiques plus prescriptives en affirmant plus clairement ce qu'ils attendent des membres du corps académique. Le fait de publier ses recherches dans des revues à comité de lecture est essentiel et le restera. Mais des incitations doivent être mises en place pour encourager les universitaires à partager leurs recherches avec le grand public », écrit Savo Heleta, chercheur à la Nelson Mandela Metropolitan University (Afrique du Sud), dans une tribune initialement publiée sous le titre « Academics can change the world - if they stop talking only to their peers » sur le site The Conversation, le 09/03/2016.

La tribune de Savo Heleta est traduite et reproduite en intégralité par News Tank.

### « Les universitaires n'interviennent pas dans les débats publics »

La recherche et le « creative thinking » peuvent changer le monde. Cela signifie que les universitaires détiennent un immense pouvoir. Mais l'écrasante majorité d'entre eux n'interviennent pas dans les débats publics actuels, comme l'ont souligné les universitaires Asit Biswas et Julian Kirchherr, dans un article du Straits Times du 11/04/2015 intitulé « Prof, no one is reading you ».

Au lieu de cela, le travail des chercheurs se déploie largement dans des revues académiques qui ne sont lues, presque exclusivement, que par leurs pairs. Biswas et Kirchherr estiment qu'un article est en moyenne « lu entièrement par dix personnes au maximum ». Selon leurs propos, « près d'1,5 million d'articles sont publiés chaque année dans des revues à comité de lecture. Mais la plupart d'entre eux sont largement ignorés, même au sein des communautés scientifiques - 82 % des articles publiés en sciences humaines et sociales [revues] ne sont pas cités une seule fois ».

« Biswas et Kirchherr estiment qu'un article est en moyenne « lu entièrement par dix personnes au maximum »

On imagine donc que nombre de grandes réflexions et d'idées potentiellement révolutionnaires ne sont jamais rendues publiques. Pourquoi, dans ce cas, les universitaires ne font-ils pas davantage pour partager leur travail avec le grand public ?

La réponse semble se situer à trois niveaux :

- d'une part, une conception étriquée de ce que les universitaires doivent ou ne doivent pas faire ;
- d'autre part, des incitations insuffisantes de la part des universités ou des pouvoirs publics ;
- enfin, un manque de formation des chercheurs dans l'art d'expliquer des concepts complexes à un public profane.

### La « mission intellectuelle »

Certains universitaires considèrent qu'écrire pour le grand public ne fait pas partie de leur travail, et que le faire signifierait « abandonner la mission qui est la leur en tant qu'intellectuels ». Ils ne veulent pas avoir l'impression de « niveler par le bas » des pensées et des raisonnements complexes.

« Les universitaires ne peuvent pas évoluer indépendamment des problèmes bien réels du monde

A cela, on pourrait répondre, au contraire, que les universitaires ne peuvent pas évoluer indépendamment des problèmes bien réels du monde. Et qu'ils pourraient exprimer des idées et proposer des innovations importantes, susceptibles d'aider les gens à comprendre - et peut-être même à commencer à affronter - les enjeux globaux tels que le changement climatique, les conflits dans le monde, l'insécurité ali-

mentaire ou les maladies.

## Pas d'incitations

De leur côté, les universités n'encouragent pas assez leurs professeurs à franchir le seuil des salles de conférence et des laboratoires. Globalement, très peu d'établissements les incitent à écrire dans des médias grand public, à intervenir à la télévision ou à la radio, ou à partager avec le public les résultats de leur recherche et leurs opinions.

En Afrique du Sud, où je mène des recherches et où j'enseigne, les incitations sont limitées à des supports de publication plus « formels ». Les établissements et le ministère de l'Enseignement supérieur proposent en effet une rémunération pour la publication de livres, de chapitres de livres, de monographies ou d'articles dans des revues à comité de lecture.

Le ministère paie les universités plus de 100 000 Rand (env. 5 900€) par « unité de publication complète » - tel qu'un article de revue. Ces fonds sont versés aux universités, qui les répartissent alors elles-mêmes entre l'institution, la faculté dans laquelle enseigne l'auteur et ce dernier. Dans certains cas, les universitaires sont mieux rétribués pour des articles publiés dans des revues internationales que dans des revues locales.

Catriona Macleod, de l'université sud-africaine Rhodes University, a fait valoir que ces incitations financières illustraient bien le phénomène de « marchandisation de la recherche » :

- « Le système d'incitations est un instrument grossier qui vise à augmenter les revenus de l'université plutôt qu'à soutenir les chercheurs et la production de connaissances en Afrique du Sud », rapporte-t-elle dans University World News.

« la culture du « publier ou périr » (« publish or perish ») est une réalité dans les universités du monde entier

Rien dans la politique du ministère n'incite les universitaires à partager leurs recherches au-delà des espaces académiques. Rien ne suggère que l'information et la sensibilisation du public sont un tant soit peu valorisées. Et cette situation n'est pas propre à l'Afrique du Sud : la culture du « publier ou périr » (« publish or perish ») est une réalité dans les universités du monde entier.

« Très peu d'établissements les incitent à écrire dans des médias grand public, à intervenir à la télévision ou à la radio, ou à partager avec le public les résultats de leur recherche et leurs opinions

Les universitaires n'ont pas d'autre choix que de s'inscrire dans ce système. Leurs carrières et leurs promotions dépendent presque entièrement du nombre de leurs publications dans des revues, alors pourquoi s'engager auprès du grand public ?

## Apprendre à écrire

On peut identifier un troisième facteur susceptible de freiner les universitaires dans le fait de s'adresser à de plus larges publics : même s'ils le souhaitaient, ils ne sauraient ni par où commencer, ni comment le faire.

Rédiger un article pour une revue universitaire repose en effet sur une démarche très différente de ce qui est attendu hors des sphères académiques. Selon Naomi Wolf et Sacha Kopp : « L'écriture académique se fonde sur la rigueur scientifique, une documentation exhaustive et une pensée originale. Mais la diffusion de nos idées est régulièrement entravée par ... beaucoup de jargon inhérent à la discipline ».

Les universités ont par conséquent un rôle à jouer, en proposant notamment des ateliers et des cours à leurs professeurs et à leurs étudiants, afin de les aider à développer des compétences rédactionnelles à la fois créatives et scientifiques.

## Le temps du changement est venu

Les universitaires doivent commencer à jouer un rôle plus important dans la société et ne plus rester des observateurs écrivant sur le monde depuis leur tour d'ivoire et publiant leurs résultats dans des revues cachées derrière des paywalls numériques coûteux.

Les pouvoirs publics et les universités doivent mettre en œuvre des politiques plus prescriptives en affirmant plus clairement ce qu'ils attendent des membres du corps académique. Le fait de publier ses recherches dans des revues à comité de lecture est essentiel et le restera. Mais des incitations doivent être mises en place pour encourager les universitaires à partager leurs recherches avec le grand public.

« Des incitations doivent être mises en place pour encourager les universitaires à partager leurs recherches avec le grand public

Cela valoriserait à la fois les universités dans leur ensemble et les universitaires sur le plan individuel.

La recherche universitaire de haut niveau, tout comme l'innovation, sont cruciales. Il est tout aussi important, cependant, de faire circuler les idées au-delà du milieu universitaire, dans le monde entier. Cela pourrait faire une vraie différence dans la vie des gens.